

# **Sociologie critique de la communication :**

## **connaissance et action**

**Michel Sénécal**

Quiconque s'intéresse à la sociologie critique se voit tôt ou tard confronté aux débats idéologiques, qui non seulement ont façonné depuis ses origines le champ disciplinaire de la sociologie, mais qui font aussi état des approches dominantes qui tendent en quelque sorte à la marginaliser, voire la discréditer, sous différents prétextes. Il est dès lors pertinent de revenir sommairement dans ce texte sur quelques grandes considérations et caractéristiques de la sociologie critique et certains éléments essentiels à la discussion.

Mon propos aborde trois questions : Comment situer la sociologie critique ? Le débat théorique serait-il fondamentalement idéologique ? La sociologie critique peut-elle exister sans une forme de dialectique ?

### **1. Comment situer la sociologie critique?**

Pour répondre à cette première question, nous faisons appel à l'analyse du sociologue Jean De Munck (2011) qui, tout en reconnaissant l'étendue des dissensions épistémologiques entre les perspectives historiquement fondées de la sociologie, essaie tout de même de les réunir dans un modèle séquentiel. Il constate que la sociologie est aujourd'hui confrontée à trois types de tâches dont l'articulation est pertinente, mais qui demeure toutefois encore bien problématique.

1) La première de ces tâches est « d'identifier le réel social (par opposition au réel non social, naturel, psychologique, etc.), de le décrire de manière méthodologiquement rigoureuse (la collecte de données) et de l'expliquer en mobilisant un appareil conceptuel adéquat. Celui-ci doit rendre compte du pourquoi et du comment des phénomènes sociaux » (De Munck, 2011, p. 2, souligné en italique dans le texte). Il s'agit ainsi de développer, de proposer et de tester des modèles auprès des acteurs eux-mêmes ainsi que leurs interprétations des réalités sociales. De cette manière s'élabore, dit-il, une science du social.

2) La seconde constitue à « identifier des mal-fonctionnements ou des pathologies dans la société » (De Munck, 2011, p. 2). Selon De Munck, cet objectif va certes bien au-delà d'une visée descriptive et explicative du réel social. Il suppose que le sociologue appréhende le réel, dans une perspective évaluative.

3) Enfin, « la sociologie peut se donner pour mission de guider (conseiller, orienter, favoriser, effectuer soi-même) une intervention dans la réalité sociale en vue de la transformer » (De Munck, 2011, p. 2). Selon De Munck, cette tâche doit être particulièrement distinguée de la précédente. En effet, une évaluation de la réalité est en soi possible sans qu'il y ait formellement un engagement dans une action réformatrice. Celle-ci constituerait toutefois une étape qualitativement différente dans le processus critique.

La sociologie cognitive au sens de Raymond Boudon (2002) est la sociologie qui se limiterait justement à la première de ces tâches. Selon lui, seule cette approche sociologique sans but critique et sans finalité d'expression ou d'intervention devrait obtenir la mention de sociologie scientifique. À l'instar de Max Weber (2003), Boudon (2002) convient qu'il ne revient pas à la sociologie en tant que science de s'attarder aux aspects d'évaluation ou de transformation du réel.

En revanche, De Munck (2011) affirme que l'ambition de la sociologie critique se doit d'inclure celle de la sociologie cognitive, sans cependant s'y limiter : si elle était réduite aux deuxième et troisième dimensions, elle ne participerait plus au projet sociologique comme tel.

La sociologie cognitive représente la posture classique du sociologue positiviste, ne reconnaissant à la sociologie qu'une compétence descriptive, explicative et compréhensive. Il s'agit de décrire le fonctionnement d'une société, d'en expliquer la chaîne des causes et des effets, mais sans formuler à son sujet un jugement évaluatif et encore moins de développer une perspective réformatrice. C'est cette posture à laquelle s'est opposé toute sa vie le sociologue québécois Marcel Rioux, la désignant par l'expression de sociologie aseptique, la qualifiant d'« a-historique, analytique, fonctionnelle, théoriquement aseptique et conformiste en fait » (Rioux, 1969, p. 61). Elle est également relativiste, ne reconnaissant pas de critères transculturels pour juger du progrès social, ouvrant ainsi la porte au fonctionnalisme et au relativisme culturel. Rejetant la dialectique comme méthode et comme mouvement de totalisation et de dé-totalisation de la réalité, elle recherche plutôt, à l'image des sciences dites exactes, l'explication à travers la causalité. Rioux (1969) propose par contre une sociologie critique intégrant le problème des valeurs plutôt que d'en nier l'influence : la position critique conduit donc à considérer les faits et les valeurs comme deux éléments permanents de tout le mouvement de la société humaine.

Finalement, pour Rioux (1969) le nœud de la différenciation entre sociologie aseptique et sociologie critique se trouve dans cette barrière entre faits et valeurs, les valeurs étant jugées essentiellement subjectives, individuelles et irrationnelles. Et c'est en vertu de cette représentation des valeurs individuelles que la sociologie wébérienne opta pour une sociologie dite libérée des valeurs. Selon Rioux (1969), la sociologie notamment américaine, qui a largement suivi ce modèle, est une sociologie alignée sur les valeurs dominantes qui ne s'avoueraient pas comme telles.

Ainsi, pour revenir à De Munck (2011), une sociologie serait critique lorsqu'elle cherche consciemment et explicitement à se situer à la *jonction* des trois dimensions susmentionnées dont faisait déjà état Max Horkheimer (1974) dans sa définition de la théorie critique qui devait être *explicative, normative et pratique*. Dans ce sens, Rioux rappelle que « les sociologues non seulement veulent connaître objectivement la réalité sociale mais se préoccupent des finalités sociales et ne se font pas faute d'entremêler jugements d'existence et jugements de valeur » (Rioux, 1978, p. 55). Et c'est pour cela que Rioux a inscrit sa réflexion dans la tradition de la pensée marxiste qui, disait-il, a le mérite d'introduire la méthode dialectique en sociologie, de se définir autour de la notion de *praxis* (qui signifie action, production, travail, lutte, création) et d'être une sociologie de la liberté, de l'émancipation, c'est-à-dire celle du dépassement des aliénations et des déterminismes sociaux.

Selon Rioux (1969), Marx n'introduit pas de dualisme entre faits et valeurs. La notion de *praxis*, au contraire, unit théorie et pratique, existence et conscience, faits et valeurs. Rioux rejoint sur ce plan Lucien Goldmann (1959), quand ce dernier disait que Marx ne « mêle » pas comme tel des jugements de fait et de valeur, mais développe une analyse dialectique dans laquelle explication, compréhension et valorisation sont rigoureusement inséparables.

Par conséquent, Rioux (1978) en vient à distinguer trois types d'approche du social pour mieux définir et cerner la sienne : l'approche positiviste qui peut englober à certains égards une certaine approche marxiste lorsque celle-ci tente d'expliquer le réel essentiellement à travers un système de causalité ; l'approche herméneutique qui accorde la primauté à la théorie sur la pratique ; enfin, l'approche critique qui vise à identifier les pratiques émancipatoires. Selon Rioux, « un sociologue critique, qui rétablit l'importance de la pratique par rapport à la théorie, doit s'intéresser tout autant à la création d'un autre type de société - à la société qui se fait - qu'à la critique de la société existante » (Rioux, 1978, p. 5).

La sociologie critique doit ainsi pouvoir identifier dans ce contexte les conduites émancipatoires et les agents susceptibles de transformer le réel dans la voie d'une plus grande émancipation. L'approche critique de Rioux est donc concentrée autant sur la critique (relever les contradictions) que sur la création (observer les pratiques émancipatoires) de la société.

On doit toutefois convenir à l'instar du sociologue Jean-Marie Brohm (2004, p. 74), que la crise actuelle de la « vocation actuelle de la sociologie » résulte de multiples obstacles qui ne sont pas tous de nature épistémologique, mais qui seraient essentiellement d'ordre politique et institutionnel : « le premier - extérieur à la discipline, bien que fondamental - concerne la crise profonde des perspectives politiques, sociales et économiques au sein des sociétés contemporaines » (Brohm, 2004, p. 74) .

En effet, Brohm (2004) soutient que la condition première de la réalisation d'une sociologie critique est « l'existence de mouvements sociaux militants, d'alternatives politiques crédibles, d'interventions contestataires effectives sur le terrain » (*ibid.*, p. 75). La difficulté majeure avec laquelle est aujourd'hui aux prises toute sociologie critique - à une échelle globale ou sectorielle - est bien l'existence de perspectives, de projets de transformations, en d'autres mots, d'un potentiel de politique critique.

Cette position rejoint celle de De Munck (2011) lorsqu'il insiste sur l'efficacité politique dans la troisième dimension de son modèle :

Le sociologue s'articule à la critique des acteurs et participe, du coup, à la transformation de la société. Si la sociologie est critique, c'est qu'elle pose la question de la *réalisation* de l'idéal (de justice, d'égalité, de développement, d'émancipation, etc.). On peut dire que du coup, le sociologue critique « prend position », intervient et participe au débat (et à la pratique) des acteurs eux-mêmes (De Munck, 2011, p. 13).

En ce sens, il convient aussi de traiter la sociologie critique comme une tradition plutôt que comme une doctrine. En outre, il est primordial de la replacer dans une perspective historique et

géopolitique. Ainsi replacée dans différentes configurations sociohistoriques, il est possible d'évaluer comment elle expérimente ses potentiels et ses limites. Toute approche de la sociologie critique impliquerait donc dans son processus tout autant une critique rétrospective de la critique sociologique antérieure qu'une critique des théories sociales acritiques dont elle se démarque dans une période et un contexte donnés.

La sociologie critique est construite à partir d'un amalgame conceptuel qui nécessite une certaine exigence. D'une part, un programme de sociologie critique doit chercher à articuler entre elles explication et normativité. Cela exige l'élaboration d'un langage scientifique « évaluatif », qui se doit d'être précisé et assumé comme tel. D'autre part, se pose la question de l'intervention efficace du sociologue dans le réel, ainsi que de ses interactions avec les acteurs sociaux eux-mêmes. Encore là, De Munck (2011) estime que la sociologie critique a, par cet engagement, un défi de taille à relever, soit la mise en chantier d'une théorie de la démocratie qui mènerait à l'interrogation des conditions actuelles de sa réalisation.

## **2. Le débat théorique serait-il fondamentalement idéologique?**

La sociologie critique, devons-nous ajouter, ne peut se contenter d'articuler une théorie explicative du réel social avec une théorie normative. Le réel qu'elle explore est lui aussi traversé par la dynamique des tensions critiques qui la constitue. La sociologie critique observe ainsi l'émergence de thèmes et de pratiques critiques dans son champ d'objectivité, c'est-à-dire portés par les acteurs sociaux eux-mêmes. C'est pourquoi la sociologie critique, malgré des approches distinctives, s'est attachée tout au long de son histoire, à montrer que l'ordre des choses existant est arbitraire et à mettre en lumière les mécanismes cachés par lesquels cet ordre parvient à se

maintenir, à se légitimer, à se reproduire et ce, dans toutes les champs de la société y compris celui de la communication.

Ainsi, on peut penser plus généralement, comme nous y invite Jean-Marie Brohm que « toute genèse théorique se fonde sur une genèse sociale et que les développements de la sociologie ne se comprennent qu'à partir des développements de la société globale » (Brohm, 2004, p. 75). Cet énoncé qui semble aller de soi a finalement des retombées épistémologiques importantes, car, tel que l'évoquait Wright Mills dans *L'imagination sociologique* : « tous les sociologues prennent des options morales et politiques, ou s'y réfèrent implicitement » (1977, p. 79), même quand ils se prétendent apolitiques.

En fait, aucune théorie ne semble pouvoir se passer d'un certain engagement idéologique, voire d'une finalité politique, donnant ainsi raison à Greimas lorsqu'il insistait sur le fait que dans le domaine des sciences sociales tout projet scientifique « ne peut être qu'idéologique » (Greimas, 1976, p. 38). Selon Pierre Zima (1999), la relation entre idéologie et théorie reste cependant ambiguë et d'une adéquation fragile : si la théorie a besoin de l'engagement idéologique pour assurer une certaine continuité scientifique, elle risque toutefois de succomber à un excès d'implication qui pourrait ainsi la transformer en dogme ou en propagande (*ibid.*, 1999, p. 17). Par exemple, le développement des diverses perspectives théoriques au sein du champ des études en communication témoigne des idéologies qui se confrontent par théories interposées, rendant ainsi compte des rapports de force visibles dans les modèles de communication qui émergent de la dynamique d'interaction entre les grands acteurs sociaux (Sénécal, 2001). Nous pouvons penser, comme nous y convie Robert Nadeau (1984), que non seulement les théories servent de fait les intérêts d'un ou de groupes sociaux en particulier, mais qu'elles sont aussi structurées par les enjeux qu'elles renferment en elles-mêmes et qui sont en fait l'ultime raison d'être de ces théories.

Cela nous ramène en amont des trois dimensions évoquées par De Munck (2011), car il ne suffit pas de ranger la recherche critique du côté de l'évaluation normative et de l'engagement social pour que l'on lui attribue automatiquement un caractère idéologique. Au contraire, dès la première dimension dite descriptive et explicative, certains choix théoriques s'opèrent, conditionnés, structurés, pour reprendre les termes de Nadeau (1984), par les enjeux qu'ils renferment en eux-mêmes. Selon Brohm, la sociologie critique ne doit pas hésiter à dénoncer la fiction de l'indifférence éthique ou de la neutralité axiologique.

Que le sociologue doive respecter avec le maximum de scrupules l'authenticité des sources, la véracité des témoignages, l'honnêteté dans la restitution des résultats [...], l'indépendance vis-à-vis des commanditaires, la transparence des démarches et des financements, la distance critique à l'égard de ses propres convictions, est une chose absolument indéniable (Brohm, 2004, p. 80).

Dans la perspective de la sociologie critique, le sociologue peut donc difficilement rester apolitique, neutre ou impartial. C'est finalement pourquoi la sociologie critique se doit d'être autoréflexive et autocritique. Il s'agit là de l'un de ses principes épistémologiques essentiels, exigeant l'analyse de sa vision du monde et de ses implications, de ses partis pris idéologiques, de ses intérêts politiques et de ses appartenances institutionnelles.

En définitive, comme le souligne Granjon, la sociologie critique revendique :

la nécessité d'une réflexion théorique combinée à une morale pratique qui fonde, pour reprendre les termes de Max Horkheimer, un « intérêt de connaissance émancipatoire ». Il s'agit donc d'être attentif aux conditions concrètes d'existence dans ce qu'elles ont d'injuste, d'illusoire ou d'aliénant afin de proposer des outils de compréhension de l'objectivité sociale qui donnent aussi des raisons de peser sur le réel et de modifier les rapports sociaux (Granjon, 2012, p. 82).

### 3. La sociologie critique peut-elle exister sans une forme de dialectique?

La réponse est négative, tant l'approche dialectique est paradigmatique de la sociologie critique. En effet, l'appréhension de phénomènes nous révèle, en dépit de leurs contradictions, leur profonde interdépendance et leur conditionnement réciproque. Cela permet d'éviter les découpages de la réalité sociale en domaines réservés et autonomes et permet de faire ressortir l'interférence et les rapports réciproques d'un phénomène par rapport à l'ensemble social. Cela rejoint aussi l'idée de l'unité de la théorie et de la pratique vues comme un tout indissociable : où le « est » et le « doit », l'analytique et le normatif sont réunis, tel que le définit le projet de la sociologie critique.

Selon Rioux, pour ne pas confiner la théorie à un rôle instrumental, il faut la concevoir dans ses justes limites et perspectives de mise en application et, de ce fait, la rendre consciente des modèles qu'elle met en place pour interpréter la réalité :

La théorie ne fait qu'élucider les mouvements du social-historique, la théorie ne pouvant ni édicter des lois ni prévoir l'avenir, la tâche est beaucoup plus difficile puisque la vérité n'est pas révélée par la théorie et ensuite appliquée au réel ; c'est le réel, au contraire, qui nourrit la théorie. Ce qui oblige l'analyse à déceler dans la réalité les mouvements, conduites et groupes qui sont porteurs de nouveauté et d'émancipation. Ce qui oblige à expliciter les valeurs qui sont privilégiées (Rioux, 1978, p. 59).

Dans la sociologie critique, Jean Marie Brohm (2004, p. 80) considère pour sa part que la « totalité concrète » est seule à pouvoir donner sens et réalité aux terrains, enquêtes, investigations, faits, données, résultats. Cette proposition de Hegel, dit-il, reste d'actualité dans une sociologie qui ne voit plus que :

la multiplicité éclatée des fragments, des isolats, des individus, des acteurs, des tribus, des pratiques, des valeurs, des croyances, etc., en scotomisant de plus en plus le tout qui les englobe, les produit, les détermine (Brohm, 2004, p. 79).

Cette dialectique prend également appui sur une certaine pluralité épistémologique, lorsque la sociologie critique fait appel aux ressources critiques des autres sciences humaines : linguistique, philosophie, histoire, économie politique, psychanalyse, anthropologie, sciences juridiques, etc. Refusant les cloisonnements disciplinaires au nom même de la transversalité de tous les objets sociaux, elle encourage le dialogue interdisciplinaire ou transdisciplinaire :

Reprocher à la sociologie critique de ne pas se cantonner aux enjeux exclusivement théoriques et empiriques qui définissent la sociologie comme espace discursif spécifique reviendrait à endosser un argument typiquement intellectualiste (Renault, 2012, p. 88).

Finalement, Renault rappelle que seul l'argument pluraliste vaut d'être considéré dans une approche critique car celui-ci présuppose que :

(...) les sciences sociales doivent assumer le caractère partiel de leur savoir en raison de l'irréductibilité, a) de la pluralité des strates de la vie sociale (niveaux micro des interactions, méso des institutions, macro des structures et des contraintes systémiques), b) de l'hétérogénéité des formes d'intelligibilité des phénomènes sociaux (explications économiques, sociologiques, psychosociales, etc.), c) et de la diversité des points de vue sociaux sur un même évènement (Renault, 2012, p. 88-89).

### **Conclusion : Articulation entre critique sociologique et critique sociale ?**

La tradition de la sociologie critique s'est singulièrement fondée sur la dialectique entre connaissance et action, entre travail scientifique et engagement social. Au point de départ intervient cet axiome de la philosophie marxienne, qu'il ne s'agit pas seulement de comprendre ou d'interpréter la réalité, mais qu'il faut également chercher à la transformer. Dans ce sens, la recherche critique ne pourrait-elle pas être considérée comme une conduite émancipatoire, puisque que celle-ci serait partie intégrante de cette dynamique essentielle entre théorie et pratique en répondant à une demande sociale orientée vers le changement social ? D'ailleurs, l'émancipation et l'autonomie de la personne et de la communauté ne devraient-elles pas

justement, comme le souhaitait Paolo Freire (2001), se réaliser à partir du développement d'une conscience critique à laquelle la recherche pourrait contribuer en révélant les contradictions sociales, politiques et économiques, et en aidant à agir contre les diverses formes d'oppression et les inégalités qu'elles génèrent ?

Et je terminerai avec cet extrait d'entretien télévisé que le sociologue Henri Lefebvre a accordé le 15 mai 1970 à l'Office de Radiodiffusion Télévision Française, et qui nous fait finalement réfléchir sur cette dimension essentielle à la sociologie critique qu'est la transformation du réel :

L'histoire, ce qu'on appelle l'histoire, est un grand cimetière, et ce n'est pas seulement le cimetière de ce qui s'est passé, c'est aussi le cimetière de ce qui a été possible et qui n'a pas eu lieu, que de splendeurs, que de beautés ont disparu. Mais il y a l'autre aspect, il y a les occasions perdues, et à chaque moment de l'histoire, depuis le début jusqu'à nos jours, le possible, ce qui est possible travaille au cœur même de la pensée et de l'action, au cœur de l'espoir. Je crois qu'il n'y a pas de vie sociale possible sans utopie, et à chaque moment, à chaque époque, la projection du présent en un possible qui ne se réalisera pas, cette projection est indispensable même pour que les gens s'émeuvent, pour qu'ils agissent (Lefebvre, 1970, entretien télévisé à l'ORTF).

## Bibliographie

Boudon, R. (2002). À quoi sert la sociologie ? *Cités*, 2 (10), 133-156.

Brohm, J.-M. (2004). Sociologie critique et critique de la sociologie. *Éducation et sociétés*, 1 (13), 71-84.

De Munck, J. (2011). Les trois dimensions de la sociologie critique. *SociologieS* [En ligne], Repéré à <http://sociologies.revues.org/3576>

Goldmann, L. (1959). *Recherches Dialectiques*. Paris: Gallimard.

Granjon, F. (2012). La critique est-elle indigne de la sociologie ? *Sociologie*, 1 (3), 75-86.

Greimas, A. J. (1976). *Sémiotique et sciences sociales*. Paris : Éditions du Seuil.

Horkheimer, M. (1974). *Théorie traditionnelle et théorie critique*. Paris : Gallimard.

Freire, P. (2001). *Pédagogie des opprimés*, suivi de *Conscientisation et Révolution*. Paris : La Découverte.

Nadeau, R. (1984). L'épistémologie comme idéologie. Dans Savary, C. et Panaccio C. (dir.), *L'idéologie et les stratégies de la raison* (119-147). Montréal: Éditions Hurtubise HMH.

Rioux, M. (1978). *Essai de sociologie critique*. Collection sociologie, Cahiers du Québec, Montréal : Hurtubise HMH.

Rioux, M. (1969). Remarques sur la sociologie critique et la sociologie aseptique, *Sociologie et Société*, 1 (1), p. 53-68.

Sénécal, M. (2001). Technologies, recherches et acteurs sociaux Retour historique sur le développement de la recherche en communication au Québec et au Canada. *Revue MEI Média et information*, 14, 97-131.

Renault, E. (2012). De la sociologie critique à la théorie critique. *Sociologie*, 1 (3), 87-89.

Zima, P. V. (1999). Idéologie, théorie et altérité : l'enjeu éthique de la critique littéraire. *Études littéraires*, 31 (3), 17-30.

Weber, M. (2003). *Le Savant et le politique*. Paris : La Découverte.

Wright Mills, C. (1977). *L'imagination sociologique*. Paris : Maspero.